

## UNE DANGEREUSE AVENTURE

C'était à bord du "Sunrise", un brick de commerce sur lequel je m'étais embarqué pour effectuer le trajet de Liverpool à Whight.

Le patron, chaque soir, racontait sur le pont, aux hommes rendus libres de leur travail, de pittoresques histoires que je regrette de n'avoir pas notées.

Ce soir-là, il nous narrait la terrible aventure qui lui advint par le travers des îles Fidji, alors que le navire qu'il montait en qualité de troisième officier, venait d'être envahi par les sauvages, et que l'équipage, peu nombreux, était réfugié dans l'entrepont.

"La marée nous emportait vers le large; cependant nous étions loin d'être tirés d'affaire et notre cas restait assez mauvais. En effet, si les sauvages qui nous avaient envahis, se décidaient à abandonner le navire, ils mettraient certainement le feu en le quittant; si, au contraire, ils restaient, nous courions risque d'être noyés tous ensemble, conduits par ces habiles marins. Maintenant que vous connaissez la situation, veuillez me dire ce que vous auriez fait à notre place?" demanda le narrateur.

Personne ne souilla mot d'abord; puis deux ou trois auditeurs impatients prièrent instamment le vieux marin de continuer son histoire.

"Eh bien, il me vint une drôle d'idée; d'abord je la repoussai effrayé; mais j'en vins bientôt à penser que c'était là notre seule chance de salut: faire sauter le pont avec les sauvages dessus.

"Evidemment nous courions un grand risque; mais, si nous périssons avec nos ennemis, cela ne faisait au surplus qu'activer un peu les choses, et, si l'opération réussissait, nous étions débarrassés d'eux. Je soumis ces arguments à mes treize compagnons, qui tombèrent d'accord avec moi sur ce point, qu'il n'y avait rien de mieux à faire. Je me mis aussitôt à l'ouvrage.

"A travers la barricade de l'escalier bloqué, je pouvais voir que le gros de la troupe était réuni là; je mis donc sur un caisson environ la moitié de notre baril de poudre, et je montai le tout sur la plus haute marche de l'escalier, en disposant les choses de façon que la poudre touchât le dessous du pont. Comme je n'avais point de meche, je pris une planche raboteuse que j'inclinai comme une échelle, du caisson au plancher, et sur toute la longueur de laquelle je semai une mince traînée de poudre. Je me demande maintenant comment je ne fus pas entraîné par l'explosion; mais à ce moment je n'y songeais même pas.

"Je recommandai aux hommes de se tenir prêts à combattre, si cela devenait nécessaire, et je les plaçai à l'autre extrémité du faux pont. Nous ouvrimus tous les hublots, afin d'éviter autant que possible la pression qui pouvait écarteler le navire, et je mis le feu à la traînée de poudre. Je puis vous avouer que ma main tremblait; je savais que le pauvre vieil *Awashouk* et nous-même pouvions être réduits en miettes, mais je m'efforçais de ne pas trop songer à tout cela... Je vis une lueur d'éclair, et, à demi aveuglé, je fus renversé en arrière par l'explosion: au-dessus de nous c'était un chœur de damnés, des pas précipités. Avant que j'aie pu me relever, mes compagnons s'étaient élancés, le fusil à la main; je pris aussi un fusil et je les suivis aussi vite qu'il me fut possible.

"Dès le premier regard que je jetai sur le pont, je me sentis rassuré; les sauvages étaient dans un tel état qu'ils ne valaient pas la peine qu'on s'occupât d'eux; quelques-uns, emportés par l'explosion, avaient été projetés dans la mer; huit ou dix gisaient, à demi-rôtis, à l'avant sur la partie intacte du pont; les autres, pris d'une terreur panique, se jetèrent à la nage au premier coup de fusil. Le capitaine avec le second maître, gisaient sur le plancher; quatre matelots étaient morts et un cinquième mourut bientôt après. Nous les jetâmes pardessus le bord sans prendre le temps de déterminer la nature précise de leur mal.

"Je dus prendre le commandement du navire; et quoique je n'eusse pas, comme troisième maître, beaucoup de connaissance de la navigation, je réussis à ramener l'*Awashouk* à Falmouth, bien qu'il eût été assez maltraité par l'opération qu'il avait subie. J'ai souvent pensé que c'était une pitié de disloquer ainsi un bon vieux vaisseau; mais, si quelqu'un de vous

peut me dire comment j'aurais dû m'y prendre, je serais bien aise de l'entendre."

Le conteur regarda encore une fois autour de lui d'un air interrogateur, tout en sirotant son verre de grog; mais personne ne dit mot.

Imité de l'anglais par  
C. DICKSON.

## L'ANESSE DE BALAAM

Un prédicateur célèbre voyageait, il y a quelques années, dans une diligence. Il était dans l'intérieur, en compagnie de cinq personnes, parmi lesquelles deux dames qui avaient la prétention d'appartenir à la classe des beaux esprits. Quand le prêtre monta dans la voiture, ce fut entre elles assaut de plaisanteries plus ou moins spirituelles sur la religion et sur les prêtres. Le public, c'est-à-dire les trois autres spectateurs, de rire et de faire chorus avec elles. Ce fut bien pis quand le ministre catholique, dédaignant ces indignes propos, se mit à prendre son bréviaire et à réciter son office. Les caquets ne cessèrent point un instant. A peine le prêtre eut-il fini, qu'une de ces dames lui dit ironiquement: "Monsieur l'abbé, vous voyez qu'on attaque la religion; vous devriez la défendre, car vous êtes un de ses ministres; pourquoi donc ne dites-vous rien? Ce n'est pas bien de votre part, vous ne nous édifiez pas. — Si je n'ai rien dit, répondit le prêtre sans se déconcerter, c'est que j'avais mes raisons. J'ai lu, en effet, dans la Bible, l'histoire du prophète Balaam, et j'ai vu que, lorsque l'âne de Balaam eut parlé, le prophète se tut. J'ai pensé qu'ici je ne pouvais être que le prophète, et j'ai voulu faire comme lui."

Cette vive répartie tourna les rieurs de son côté: personne n'osa plus rien dire contre la religion, et les beaux esprits, honteux et confus, crurent devoir à leur tour, et pour cause, faire comme le prophète Balaam.

## UNE IGNORANCE DÉVOILÉE

Une dame regardait une gravure à l'étalage d'un libraire. Pendant qu'elle satisfaisait sa curiosité, un quidam narquois, voyant courir une araignée sur son chapeau, s'approcha d'elle et lui dit, en lui frappant sur l'épaule:

"Madame, vous avez une bête derrière vous."

La dame, surprise, se retourne et répond:

"Ah! pardon, monsieur, je ne vous savais pas là."

## BIEN CERTAIN

*Bouleau.* — Je voudrais bien savoir si Berluret a beaucoup d'argent devant lui?

*Rouleau.* — Il en avait certainement hier quand je l'ai vu dans la rue.

*Bouleau.* — Ah! Comment cela?

*Rouleau.* — Il regardait la banque de Montréal.

## A LA COUR DU RECORDER

*Le magistrat.* — Comment espérez-vous que je vais condamner votre

mari à la prison quand vous reconnaissez vous-même lui avoir jeté à la tête cinq fers à repasser, contre lui un seulement?

*La plaignante.* — Oui, Votre Honneur, mais aussi le soul qu'il m'a jeté j'oté m'a frappé!

## DU TRAVAIL

*Madame.* — Jules, j'ai fait des biscuits toute la matinée et je suis très fatiguée. On peut dire que c'est un dur travail.

*Monsieur (qui essaie infructueusement de mordre dans l'un d'eux).* — Ah, oui, ma chère, c'est bien vrai ce que tu dis là.

## ÇA SE PASSAIT AU KLONDYKE

*Le mineur Pépitarde.* — Voulez-vous une poignée d'or, on voilà, mais quand à vous donner à manger, cela m'est impossible.

*Et le tramp sortit fort dépité.*

## TROP VITE

*Elle.* — S'il vous plaît, monsieur Ernest, voudriez-vous bien me tenir mon gant?

*Lui.* — Comment? Avant que vous ne le mettiez.



Je mis le feu. (Col. 1.)